

Le Geste ordinaire.

Réalisation : Maxime Coton. Production : Centre Vidéo de Bruxelles, Ere Production, Wallonie Image Production (WIP), Bruit asbl et Vosges télévision Images Plus, 2011. Distribution : Centre Vidéo de Bruxelles.

64 min

« Un nom simple pour naître au dehors
et être léger aimé et ouvrir les portes. »
(Herberto Helder)



Ce premier film de Maxime Coton est autobiographique. Il y trace le portrait de son père ouvrier, d'une manière sensible et nuan-

cée. Et, à travers celui-ci, il questionne la condition ouvrière. Si l'ouvrier est un homme, il se définit comme une force de travail. C'est un corps bâti sur du silence. La parole du travailleur en usine n'est entendue que lors des grèves, des occupations. Individuellement, elle n'est pas audible, prise en compte.

L'expérience vécue par le cinéaste au sein de sa propre famille est à la base du projet. Le film sera l'occasion de cerner les raisons de ce non-dit, et de rompre le silence qui sépare père et fils. Il lui faut pour cela franchir les murs de l'usine, observer sur le vif les gestes de son père au travail, interroger ses collègues et ses proches. Marc, le père de Maxime, est mécanicien. Il occupe, dans l'usine, un poste de responsabilité depuis trente ans. C'est un homme beau, dans la force de l'âge. Il a pu, grâce à son travail, bâtir une maison agréable à vivre. Il est aimé de ses

camarades. Il apparaît comme un homme heureux. Maxime le suit dans l'atelier. On sent à travers son regard l'admiration qu'il lui porte. Dans le vacarme de cette usine métallurgique, les gestes du travail sont plus importants que la voix. Ils font penser au langage des sourds. La concentration se lit sur le visage de Marc, ses gestes sont précis, sans faille. Sa démarche, vive et déterminée, montre qu'il est ici le maître des lieux.

Le film ne tient d'autre discours sur la condition ouvrière que les paroles échangées d'abord avec ses collègues de travail. La plupart de ceux-ci ont vécu le démantèlement de l'usine avant sa reprise. Ils ont conservé leur emploi grâce à leur qualification. Ils sont discrets et modestes lorsqu'ils parlent du caractère souvent pénible de leurs tâches, des accidents de travail, de la camaraderie qui les unit.

Le cinéaste interroge ensuite sa mère et sa grand-mère. Elles non plus n'ont jamais pénétré dans l'usine. L'image qu'elles en ont est floue. Le silence de Marc leur paraît naturel. Elles le respectent comme une force tranquille. N'est-ce pas lui qui a bâti la maison, leur assure une vie matérielle confortable, un paisible bonheur ?

Mais pourquoi, se demande-t-on alors, Maxime Coton ne s'adresse-t-il pas directement à son père, choisit-il de nous le faire découvrir non dans un face-à-face, mais par le biais de témoignages ? Peut-être est-ce là la part obscure du film, ce malentendu qui le fonde et le rend émouvant.

C'est ce qui me fait penser qu'il s'agit d'un autoportrait *en creux* où le non-dit se répète dans la structure même du documentaire jusqu'à ce que le cinéaste rompe les cloisons qui séparent les univers étanches de l'atelier et de la famille. Il organise pour les siens une visite de l'usine. Le cinéma lui permet un tel rapprochement et lui donne l'initiative. Il l'établit dans un rôle de passeur où les gestes et les images révèlent la réalité du monde du travail. Il crée un espace qui permet à chacun de mieux

comprendre l'autre, d'en apprécier la valeur avec l'émotion de la découverte. Les questions qui n'avaient pu être posées jusqu'alors qu'abstraitement s'intègrent dans un récit global, une réflexion autant réfléchie que spontanée. Le silence retrouve son intériorité, n'occulte plus la réalité. Ce portrait d'un père ouvrier vaut aussi, on le voit, par son questionnement du langage dans la culture ouvrière. Comment, se demande Maxime, hériter des valeurs d'une vie sans les traduire en mots ; comment l'inscrire dans la continuité d'une histoire collective ?

Maxime Coton est poète. Parallèlement au film, il publie un livre de poèmes ^{1/} où ces questions s'éclairent autrement, mais avec la même simplicité. Il sonde le silence du père et nomme la fracture. Les mots manquent qui lui permettraient susciter l'émergence de la parole tue. Mais ce silence entre père et fils n'est-il pas un phénomène plus profond et de plus universel ? Il n'est pas uniquement le fait de la classe ouvrière frappée d'exclusion dans son accès à la culture. Être poète, n'est-ce pas, par excellence, donner au langage sa dimension absolue ? L'absence de langue commune est vécue comme une blessure et le désir de l'exprimer par les mots est fondamental.

La séparation d'avec le père se résout partiellement par le double biais du livre et du film. Ni l'un ni l'autre n'apporte de réponse définitive aux questions posées. Sinon celle de l'impossibilité de choisir entre le geste et la parole. L'écriture et l'image renvoient à la solidité des êtres, au choix de leur destin. C'est cela qui rend le film de Maxime Coton si juste et si vivant. Il est à l'image de cette échappée à vélo à travers la campagne où Marc lui apparaît dans toute la perfection de son corps d'ouvrier et d'athlète. Et cette légèreté vaut réconciliation comme la beauté du film naît du regard limpide du cinéaste

Serge Meurant

^{1/} *Le Geste ordinaire*, poèmes de Maxime Coton. Esperluète Editions, 2011.